

Géographie de la nature, nature de la géographie

I. la géographie physique est-elle une science de la nature ?

A/ Pour ne pas voyager idiot...

Cet été je suis allé aux chutes du Niagara. Touriste parmi les touristes du monde entier, qu'allais-je faire dans cette galère ? Le spectacle de cette « curiosité de la nature » justifiait le déplacement et une leçon de géographie. Avant de partir j'ai rapidement fait une petite révision en allant sur Wikipédia pour y imprimer quelques explications que je donnerai sur place à mes enfants afin qu'ils ne voyagent pas idiots, et moi non plus. Un calepin et un crayon pour faire un petit schéma, un appareil photo et un K-way (qui s'avéra tout à fait inutile au demeurant), nous avons toute la panoplie du nécessaire à un exercice de « géographie de plein vent » pour reprendre l'expression de Jean Brunhes, géographe du début du XX^e siècle.

Il y a 10 000 ans environ. Pendant cette période, la région du Wisconsin était couverte par un énorme glacier continental (inlandsis laurentidien) qui en fluant vers le sud depuis le territoire canadien oriental a broyé et transporté roches et sols sur son parcours. Il a surcreusé des vallées, emplacements des futurs lacs, et en a barré d'autres par des moraines.

Pendant et après la fonte de l'inlandsis, les cours d'eau ont dû se frayer un chemin vers le nord-ouest, dans une topographie bouleversée, en incisant de nouveaux lits. Les flots provenant des Grands Lacs en amont formèrent l'actuelle rivière Niagara. Celle-ci ne pouvant plus suivre son ancienne vallée remblayée emprunta alors un nouvel exutoire passant par un escarpement de regard nord qu'il érôda en gorges. Cet escarpement est un front de cuesta dû à un pendage monoclinal vers le sud⁴ et à la résistance de la formation géologique du Lockport⁵ (-415 millions d'années, Silurien), résistante à l'érosion, entre le lac Érié et le lac Ontario. La partie inférieure de l'escarpement, composée de roches marines largement antérieures à la dernière glaciation, a ainsi été soumise à l'érosion de la rivière Niagara. Trois principales formations géologiques sont à l'affleurement dans les gorges du Niagara.

La rivière nouvellement établie rencontra d'abord la résistante formation du Lockport, dont l'érosion se fit beaucoup plus lentement que celle des roches plus tendres situées en dessous. La photo aérienne montre clairement le chapeau rocheux composé de la roche dure de la formation de Lockport (Silurien moyen), en amont des rapides. Son dénivelé représente environ le tiers supérieur de la hauteur des chutes. Cette formation est composée d'une couche très dense et très dure de calcaire et de dolomite.

Les deux tiers inférieurs de l'escarpement laissent apparaître la formation de Rochester (Bas Silurien), une couche beaucoup plus tendre et friable, avec un pendage plus fort. Elle est principalement composée de marne, bien qu'entrecoupée de fines couches de pierre calcaire, et contient de nombreux fossiles. Cette couche s'érodant plus rapidement, la rivière a contourné de part et d'autre l'éminence rocheuse dure et a creusé les chutes.

Submergée sous la rivière, dans la vallée inférieure, à l'abri des regards, se situe la formation de Queenston (Ordovicien supérieur), composée de schistes et de grès fins. Les trois formations proviennent d'une ancienne mer, et leurs différents faciès sont issus d'un changement de conditions de cette mer.

Les chutes tombent d'une hauteur de 52 mètres (170 pieds), bien qu'en ce qui concerne les chutes américaines l'on ne puisse voir clairement qu'une hauteur de 21 mètres (70 pieds) avant que l'eau n'atteigne un amas de roches brisées provenant d'un énorme rocher tombé en 1954. Les chutes canadiennes, les plus larges, ont une longueur d'environ 792 mètres (2 600 pieds), alors que les chutes américaines sont larges seulement de 323 mètres (1 060 pieds).

Encyclopédie en ligne Wikipedia, article « Chutes du Niagara ».

Sur place l'explication est lumineuse : l'hydrologie, la climatologie et la géomorphologie se déploient sous nos yeux ébahis confirmant la puissance des éléments autant que celle des connaissances géographiques établies depuis un siècle et demi. Comment aurions nous pu comprendre ce que nous voyions sans le secours de la géographie physique ? Quelle meilleure illustration de la nature et de la fonction de la géographie physique.

B/ mettre la nature à distance

Tout se passe comme si l'on pouvait voir à cet endroit l'épiderme de la terre tel qu'il était avant que l'homme ne le transforme selon une très ancienne définition de la géographie physique. Cette définition ancienne demeure d'ailleurs largement sous jacente aux représentations sociales dominantes. Selon cette conception « classique » la géographie physique permettrait de décrire le « milieu » dans lequel la vie et l'activité des hommes se déploient. Et d'une certaine façon pas si éloignée de celle que proposait récemment un manuel universitaire dirigé par Charles Lecoœur :

"La géographie physique s'applique à l'étude des objets naturels observés sur la planète et à l'analyse des processus responsables des répartitions actuelles ou passées. Elle s'attache à caractériser les formes suivant leur nature mais aussi suivant leurs dimensions spatiales. Elle propose une démarche naturaliste fondée sur la reconnaissance et la classification raisonnée des objets ; ensuite, elle s'appuie sur la science des processus physiques, chimiques ou biologiques pour comprendre l'évolution des phénomènes ; enfin, c'est un savoir qui envisage les interactions complexes qui s'exercent à différentes échelles sur la Terre. Charles Le Cœur (coord.) - *Eléments de Géographie physique*. 1996. Bréal.

La géographie physique ainsi conçue s'est organisée dans l'université française en définissant et en rapprochant 4 domaines de spécialisation :

Traditionnellement la géographie physique est l'ensemble des quatre domaines couverts par climatologie, biogéographie, hydrologie et géomorphologie. Chacun de ces domaines explique la spatialisation d'objets tels que les dolines, les maquis, les méandres, la neige...
Hervé Regnaud, dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés.

Chacune de ces quatre spécialisations apporte un éclairage dans la compréhension des « réalités géographiques »

qui intéressent les géographes : la nature, le milieu, le paysage. Et le géographe pouvait les convoquer l'un après l'autre dans un ordre immuable pour poser le décor comme le fit Vidal de la Blache dans son tableau géographique de la France qui introduisait l'histoire de France de Lavis. La géographie humaine pouvait ensuite commencer à rendre compte des « genres de vie » dont l'apparition et la différenciation se trouvaient ainsi liés à l'explication par le milieu. La nature de la différence entre l'homme et le milieu se trouvait ainsi renvoyée à la philosophie (le débat nature/culture clos à l'époque moderne notamment par Descartes et Kant qui décrètent l'extériorité radicale de l'homme à la nature).

Depuis l'époque moderne la science a développé une série de concepts qui s'appuient sur cette différence: hominisation (passage de l'état animal à l'état humain –station debout, maîtrise de l'outil et apparition du langage), humanisation (passage de la « barbarie » à « l'humanisme ») anthropisation (conquête, appropriation, domestication de la nature par la société humaine). Ces trois concepts rendent compte d'un processus de distanciation de plus en plus importante entre l'homme et la nature et permettent aussi de justifier les discours sur les stades d'évolution des sociétés humaines (justifiant la domination coloniale par le fardeau de l'homme blanc) les discours de toute puissance de l'homme (tel qu'ont pu en tenir les aménageurs soviétiques et « savants » staliniens comme Lyssenko) ou les discours de « préservation » de la nature basés sur l'idée d'une prédation-dégradation de la nature par l'homme que dénonçait déjà Elisée Reclus en 1866 :

La nature sauvage est si belle : est-il donc nécessaire que l'homme, en s'en emparant, procède géométriquement à l'exploitation de chaque nouveau domaine conquis et marque sa prise de possession par des constructions vulgaires et des limites de propriété tirées au cordeau ? S'il en était ainsi les harmonieux contrastes qui sont un des beautés de la terre feraient bientôt place à une désolante uniformité, car la société, qui s'accroît chaque année d'au moins une dizaine de millions d'hommes, et qui dispose par la science et l'industrie d'une force croissante dans de prodigieuses proportions, marche rapidement à la conquête de toute la surface plantaire ; le jour est proche où il ne restera plus une seule région des continents qui n'ait été visitée par le pionnier civilisé et tôt ou tard le travail humain ne sera exercé sur tous les points du globe. »

Elisée Reclus, du sentiment de la nature dans les sociétés humaines, revue des deux mondes, 1866

L'Afrique nous représente le vrai sud de la terre, elle est en quelque sorte développée en puissance tropicale; elle est malheureusement restée partout identique à elle-même, et n'a pu être vivifiée par aucune variété ni par aucun contraste. Aussi le patriarcat s'y est conservé sans contact avec les progrès de l'histoire, et des siècles semblent s'interposer entre l'Afrique et son avenir encore mystérieux. Seuls, quelques développements géométriques apparaissent dans ce vaste pays sacré à l'immobilité, mais les progrès individuels y restent incertains, qu'il s'agisse de plantes, d'animaux, de penchants ou même d'hommes isolés. — Partout l'on voit, également distribués aux quatre points cardinaux, les palmiers, le chancre, l'attirache, etc.; presque partout la race dominante des nègres, répandus en masse compacte comme le pays lui-même. Tout progrès y est coïncident, à peine sensible, sans individualité apparente de civilisation, de politique, ni même de langue, car tous les dialectes nègres sont issus d'une souche commune. Si quelques progrès se montrent isolément sur quelques étroites bandes de côtes, c'est qu'ils proviennent de civilisations étrangères.

Carl Ritter, de la configuration des continents, 1859.

Soulignons l'expression « nature sauvage » qui ouvre cet extrait pour constater qu'elle contient un pléonasme si l'on s'en tient à la conception énoncée plus haut ou l'intuition de l'existence d'un problème que le titre même de l'article de Reclus pose d'ailleurs en se plaçant de façon très actuelle du côté des « représentations sociales » par l'expression « sentiment de la nature ». N'en faisons cependant pas dire davantage à Reclus qu'il n'en dit. Son propos était tout emprunt d'une vision « rousseauiste » de la nature qui n'est pas tout à fait étrangère à certaines sensibilités écologistes de notre époque, ni à la « science écologie » qui

peine dans les concepts d'écosystème et de climax à prendre en compte l'intervention de l'homme autrement que comme une perturbation. La « nature » de Reclus c'est encore, d'une certaine façon, le paradis originel d'avant la faute ! Tout le raisonnement repose sur une vision fixiste de la nature : les montagnes et les grandes forêts ont existé avant les hommes sur la terre (ce qui est un fait incontestable) ; hors de l'intervention humaine, elles paraissent immuables. C'est cette même conception (l'antériorité de la nature sur la société) qui a animé

la géographie du XIX^e siècle (que Jacques Levy nomme la « protogéographie ») et qui débouche sur une appréhension des phénomènes naturels comme les causes des phénomènes humains. Deux exemples pour illustrer ce type de discours géographique. Carl Ritter en 1859 et Etienne Baron en 1938 expliquent le retard des sociétés africaines (et du même coup justifient la colonisation...).

Les hommes ont toujours dû se grouper pour tirer parti des ressources que leur offre la nature. Mais ces groupements ont toujours été, sont encore très différents les uns des autres et rendent des services très inégaux, parce que les hommes qui les composent ne sont pas tous arrivés au même degré de civilisation. Et ceci pour deux raisons : 1° c'est qu'il y a toujours eu, et qu'il y a encore, des individus et des peuples plus intelligents, plus habiles à se tirer d'affaire que d'autres; 2° c'est aussi et surtout que les individus et les peuples sont plus ou moins favorisés par la nature. Il y a des régions où celle-ci est vraiment une amie pour les hommes, en leur offrant un climat tempéré, suffisamment humide sans l'être trop, une végétation variée et abondante sans être envahissante, des cultures nourricières qui ne poussent pas toutes seules trop facilement, mais leur demandent un effort, sans pourtant exiger un trop grand, des côtes bien découppées et bien abritées s'ouvrant sur des mers qui les mettent en contact facile avec des peuples voisins, d'où échanges de produits et d'idées. Il y a des régions, au contraire, où les hommes sont engourdis par le froid, d'autres où ils sont abrutis et anémiés par la chaleur et l'humidité; certaines n'ont pas de végétation ou en ont une trop pauvre, alors que d'autres en ont une si vigoureuse qu'elle oppose au travail et au déplacement des êtres humains un obstacle insurmontable; il y en a où les civilisations se sont endormies tant le travail de la culture des plantes qui nourrissent était devenu mécanique à force d'être facile.

Etienne Baron, Géographie générale, 1938 (manuel des classes de seconde)

C/ un mode de raisonnement qui a la vie dure
Ce mode de raisonnement est appelé « déterministe ».

le déterminisme est fondé sur un principe causal et linéaire de relation entre les faits, qui instaure certains faits ou ensemble de faits en causes (ou déterminations) et d'autres faits ou ensembles de faits en effets ». On parle de déterminisme absolu ou « nécessaire » lorsque la causalité

linéaire est systématique.

On attribue par exemple ce type de raisonnement à la géographie politique simplifiée d'après André Siegfried : granit = bocage = prêtre = chouannerie = vote blanc ; calcaire = openfield = instituteur = république = vote bleu.

La pensée d'André Siegfried était plus complexe que les simplifications qui ne ont été faite par la suite. En bon disciple de Vidal de la Blache, Siegfried en fait n'affirmait pas que le granite engendre le prêtre et le calcaire l'instituteur mais il tentait d'expliquer cette corrélation par le genre de vie rurale qui s'était développé en France sur les terroirs de granite et de calcaire. Cette variable du déterminisme a été nommée par Lucien Febvre « possibilisme ». Voici comment Vidal de la Blache exprimait cette idée en 1898

Le déterminisme est dit relatif quand la causalité linéaire est considérée comme non systématique, les déterminations peuvent être présentes sans que les effets se manifestent.

C'est bien plus comme un être doué d'initiative que comme être subissant passivement les influences extérieures que l'homme a un rôle géographique. La nature est pour lui source de sollicitations, la montagne lui offre un moyen de se soustraire aux attaques de ses ennemis, ou, en certains cas, de se dérober aux dangers du climat ; le fleuve, une voie de circulation ; l'île, un refuge ou un point d'appui plus commode d'activité commerciale. Mais en même temps qu'elle l'attire par des raisons différentes, chacune de ces formes terrestres met aux prises son ingénuité avec des nécessités spéciales d'exigence.

P. Vidal de la Blache, géographie générale. La géographie politique. Annales de géographie N° 32.1898.

Enfin le déterminisme est dit **probabiliste** quand la causalité linéaire est considérée comme statistiquement probable.

C'est à ce type de raisonnement que se réfère une affirmation à première vue toute à fait pertinente comme :

« **Chaque milieu naturel de la planète possède un certain "potentiel nourricier" pour les hommes, allant du plus faible (hyper-déserts, glaciers continentaux, très haute montagne) au plus fort (grandes vallées fertiles de basse altitude).** » Cette affirmation est discutée par Robert D'Angio qui reprend les travaux de Jean Pierre Allix "*L'Espace humain, une invitation à la géographie*", paru au Seuil, dans la collection "Science ouverte" en mai 1996.

A première vue, l'affirmation semble correcte. On admet généralement qu'existent, en ce monde, des terres plus ou moins habitables et que l'"**habitabilité**" dépend des aptitudes nourricières. C'est pourquoi le mot désert possède un double sens : le désert climatique (marqué par la pénurie d'eau) est aussi un désert humain. La raison en est dit-on - avec une apparence de logique - qu'il n'est pas cultivable et que son aptitude nourricière est donc proche de zéro.

Dérivent de ces idées de **potentiel nourricier** et d'**habitabilité**, et s'il est réellement possible de calculer le potentiel nourricier d'un milieu en tenant compte des aptitudes naturelles, les notions d'**espace peuplable**, de **population-limite**, ou de **surpeuplement** ou de **densité humaine maximale tolérée** ; on arrive à un chiffre : en première approximation, il semble tomber sous le sens que le chiffre est bas dans un milieu pauvre, comme la steppe semi-désertique ou la toundra, qu'il est pratiquement nul au milieu du désert et qu'il est élevé dans les plaines de climat océanique.

D'où l'idée séduisante de diviser la planète en un certain nombre de secteurs homogènes, affectés chacun d'un "**indice de peuplabilité**", et de répondre ainsi à la question régionale : **tel secteur est-il en deçà ou au-delà du chiffre-limite ?** Cela fait, et en disposant toutes les réponses sur un tableau général, on peut espérer répondre à la fameuse question : la terre, dans son ensemble, est-elle surpeuplée ou en passe de l'être ?

La géographie physique, ayant vocation de décrire les tenants et les aboutissants des milieux naturels, apparaît comme le lieu où figurent les données nécessaires au calcul. **La densité de**

population tombe comme un verdict, cette densité est la densité méritée. La démarche géographique ultra-dominante consiste à partir de ce résultat, tenu pour révélateur, voire optimal.

Afin d'y voir plus clair, J.P Allix propose d'examiner à la loupe une certaine région, de mettre à plat ce dont elle se compose et de voir si, oui ou non, il est possible de répondre à la question : combien cet espace peut-il contenir d'hommes ? L'exemple étudié est celui des pays bordiers du golfe Persique qui sont passés par différents stades présentés dans le tableau synthétique d'Allix.

Types d'économie	Techniques "nourricières"	Paysages et organisation de l'espace	Densités
L'homme prédateur (groupes de 30 à 40 individus)	Chasse-pêche-cueillette	Milieu naturel mentalement "approprié" mais peu transformé physiquement.	1h/30 km ² (20 à 40)
Agriculteur-éleveur (villages de plusieurs dizaines de sédentaires, voire plusieurs centaines)	Animaux domestiqués, plantes sélectionnées et cultivées	Maisons, village, champs, pâturages, sentiers, enclos. Fonctionnalisation et dualité de l'espace : espace "naturel", espace aménagé.	2 à 5 hs/km ²
La culture intensive et la ville	Agriculture intensive irriguée Artisanat en ville, commerce et administration	Le paysage multiplie les facettes : en plus des éléments précédents, palmeraies et jardins, ville avec portes et murs.	10 à 50 hs/km ²

La conclusion de d'Angio est la suivante :**dans une nature donnée, ce potentiel varie de façon fantastique selon l'angle d'attaque adopté par les collectivités humaines.** Ainsi **Le système chinois laisse la montagne de côté, alors que le système européen traditionnel lui accorde une grande importance.** Ce contraste nous montre qu'une civilisation peut différer d'une autre par la nature des choix effectués dans l'éventail proposé par la nature.

Mais tous les cas précédents ont quelque chose en commun : **la population trouve sur place sa subsistance. Espace nourricier et espace peuplé coïncident à peu près,** le second dépendant, pour une part, du premier. Le concept de terre nourricière conserve toute sa valeur. Ce fut d'ailleurs, jusqu'à la Révolution industrielle au moins, le statut géographique d'une écrasante majorité de l'humanité, une humanité de ruraux et d'agriculteurs vivant sur et de leur "milieu géographique", de leurs terroirs assemblés en finages.

Qu'en est-il de la population-limite ? Y a-t-il des seuils ? Peut-on affirmer, à la lumière de ce qui précède, qu'il existe, non pas un seuil (comme on croyait), mais plusieurs, au-delà desquels commence la surpopulation ? Un seuil pour l'âge de pierre, un autre, plus élevé, pour l'âge agricole, un troisième, plus élevé encore, pour l'agriculture intensive accompagnée de villes ?

L'affirmation "tel " couple nature/civilisation " autorise tant d'hommes" permet, certes, de calculer la "population-limite" d'un espace (dans le cadre d'une technologie donnée), mais à condition d'exclure l'idée que tout ou partie de la nourriture puisse venir d'ailleurs. Cette supposition étant contredite par les faits, la population-limite d'une région est un concept ambigu. Par la force des choses, le concept de "population-limite" avait quelque réalité dans les isolats et beaucoup moins dans les carrefours. Mais la situation de carrefour ou d'isolat est à la fois un fait naturel (une position dans l'espace) et un fait historique. La Nouvelle-Zélande isolée de jadis est aujourd'hui intégrée dans la mondialisation des espaces. Il en est de même de la Californie.

les régions bordières du Golfe sont peuplées depuis la plus haute antiquité. Le pétrole a toujours été là. Hérodote en parle. Seule l'époque actuelle lui a conféré quelque importance. Les bénéfices de l'exploitation du pétrole, jadis ressource "lettre morte", retombent aujourd'hui sur le désert et y font surgir villes, industries, autoroutes, aéroports, hôtels de luxe, jardins paradisiaques, banques, dispensaires... et aussi des accumulations de capitaux qui s'investissent dans le reste du monde. Le développement des pays du Golfe est tel que les besoins de main-d'oeuvre sont grands (même pendant les mauvaises années) et qu'on doit faire appel à des travailleurs immigrés. Et voyez le paradoxe, qui aurait semblé inouï il y a seulement un siècle : le désert est toujours le désert, climatiquement parlant. **Mais il n'a pas assez d'hommes !** Il en fait venir d'ailleurs !

On ne peut pas tenir le milieu comme un invariant face la variable sociétale, le milieu lui-même est doublement une variable.

Que la géo physique est une géographie humaine tous les géographes l'ont dit ! Ainsi Albert Demangeon en 1942

Mais pourtant la géographie physique a longtemps cherché sa scientificité dans la mise à l'écart de l'homme c'est à cette géographie « sans homme que nous allons nous intéresser à présent...

"L'expression de milieu géographique est plus compréhensive que celle de milieu physique; elle embrasse non seulement les influences naturelles qui peuvent s'exercer, mais encore une influence qui contribue à former le milieu géographique, l'environnement tout entier, l'influence de l'homme lui-même [...] Ainsi les oeuvres humaines issues de tout le passé de l'humanité contribuent elles-mêmes à constituer le milieu, l'environnement, le milieu géographique qui conditionne la vie des peuples" (DEMANGEON Albert, "Problèmes de géographie humaine", Paris, Armand Colin, 1942)

II. de quoi se mêle la géographie physique ?

« A diverses reprises des tentatives ont été faites pour ouvrir au commerce européen la partie supérieure de la vallée du fleuve. L'étroitesse de son lit et la violence des courants ont fait juger à des voyageurs compétents que cette zone était infranchissable par des bateaux à vapeurs. On pourrait, il est vrai, en tout état de cause, prolonger la navigation d'Hang-k'ou à l'entrée des gorges, c'est-à-dire d'Han-Kou jusqu'à la ville d'I-Chang, et le levé hydrographique de cette partie du fleuve a été exécuté avec soin en 1869 par MM. Dowson et Palmer, officiers de la marine anglaise. »
Voyage dans la Chine centrale, Francis Garnier, lieutenant de vaisseau, 1887, bulletin de la société géographique.

A/ au cœur de la géographie

C'est au livre de Jean Jacques Bavoux (la géographie, objets, méthodes, débats, A Colin, 2005) que j'emprunte l'essentiel des lignes qui suivent.

Après tout c'est d'abord aussi ce qui intéresse le touriste à Niagara : voir, découvrir, comprendre les merveilles de la diversité de la nature et des paysages (mais j'anticipe). Depuis Humbolt, Le géographe escalade les montagnes, remonte les fleuves, décrit, photographie pour faire l'inventaire de la terre (Jean Brunhes). Les géographes ont eu du mal à se détacher de cette fonction valorisante d'explorateur, de découvreur voire d'archiviste de la planète terre dont l'incroyable bigarrure naturelle était la plus immédiatement perceptible et attractive. L'atavisme est d'autant plus fort qu'à cette tradition profondément ancrée dans la curiosité humaniste au monde se sont ajoutées des raisons conjoncturelles. Ainsi de l'exploration du Yang Tsé Quiang rapportée par le lieutenant de Vaisseau Francis Garnier en 1887

De plus, la géographie universitaire s'est développée à la fin du XIX^e siècle comme une sorte de science naturelle parce qu'il lui fallait trouver un objet libre, « spécialement réservé » selon la formule de L. Gallois, et bien différencié de ceux des deux grandes rivales, l'histoire et la sociologie. Ce choix, permettant de valoriser les connaissances accumulées sur les milieux biophysiques depuis des siècles, a considérablement limité le propos de la géographie. Mais celle-ci espérait ainsi échapper à sa réputation, justifiée ou non, de fourre-tout informe et d'amateurisme. De fait, l'option environnementale revendiquée par la géographie classique a été jugée pertinente par les autres sciences humaines. Mais malheureusement, ces dernières n'étaient pas dénuées d'arrière-pensées machiavéliques...

Le second atout de la géographie physique est qu'elle se veut plus « scientifique » que la géographie humaine. « Il s'en faut bien que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique », nous disait Montesquieu dans *L'Esprit des lois*, et de fait, l'ordre physique présumé paraissait plus attrayant aux géographes que l'apparent désordre social. À partir du XIX^e siècle, en des temps où la géographie doutait d'elle-même et de ses fondements, la géomorphologie a ainsi pu s'imposer.

B/ le roi Davis

Le géomorphologue américain Davis publia ses cours à Boston en 1909 sous le titre « Geographical essay ». il y développait la doctrine qui avait fait son succès international : la théorie du cycle d'érosion. C'est cette théorie qui sous-tend l'analyse géomorphologique que je vous ai présenté tout à l'heure pour expliquer les chutes du Niagara. Le modèle fait se succéder quatre phases dans l'évolution de l'érosion que peuvent éventuellement venir perturber des événements tectoniques. Ainsi, cumulant observations de terrain, expérimentation en laboratoire, problématiques savantes, la quantification, modélisation, rigueur taxinomique, précision terminologique, cartographie de pointe et contacts rapprochés avec les sciences de la terre, la géomorphologie avait tous les atouts pour conquérir la géographie. « Être géomorphologue était valorisant et posait son homme dans les facultés de lettres. La géomorphologie a beaucoup joué de son ésotérisme, symbolisé par le rite initiatique de l'explication de carte géologique. Pour tout géographe, il y avait obligation, tout au long du parcours et jusqu'à la thèse, de faire ses preuves en « morpho » et de réaliser « quelques longues gammes sur des flexures ou sur des surfaces d'érosion » J-J Bavoux.

La géomorphologie de Davis et de ses épigones construisait des modèles qui rejetaient de fait tous les autres éléments d'explication. Du coup les géographes qui lui emboîtèrent le pas établirent une scission nette entre une géographie physique qui se voulait proche des sciences physiques et une géographie humaine considérée comme non scientifique. Dans certains pays (anglo-saxon) les deux branches de la géographie s'isolèrent sur des campus différents (sciences dures/sciences humaines) tandis qu'en France l'unité de façade était maintenue au niveau universitaire et scolaire grâce sans doute essentiellement à la capacité de synthèse du projet vidalien. On l'a vu dans le cours précédant, ses successeurs durcirent cependant les positions et la spécialisation des études aboutit à une hiérarchisation de fait qui provoqua la « crise » de la géographie française des années 70. Tandis que dans les pays

anglo-saxon la « new geography » avait renouvelé la géographie humaine dès les années 60, en France il fallut attendre les années 70 et 80 pour voir l'hégémonie de la géomorphologie remise en question par le déploiement de la géographie humaine. Olivier Dolfuss dont les premiers travaux portaient comme il se devait sur la géomorphologie dans l'Himalaya, annonçait en 1970 ce primat de la géographie humaine en ces termes : *"Dans l'analyse des relations entre l'homme et le milieu il est indispensable d'étudier le rôle extrêmement complexe que joue le milieu créé et secrété par les sociétés sur les sociétés elles-mêmes et les individus qui les composent. L'environnement de l'homme pour de nombreuses collectivités est de moins en moins naturel. La géographie ne délaisse pas l'étude de ces interactions entre l'homme et son oeuvre"* [L'Espace géographique, PUF, 1970]. Au point d'ailleurs, que pour un temps, la déchéance proclamée de la géomorphologie entraîna avec elle le discrédit de toute géographie physique.

Cette situation nouvelle autorisa finalement la remise en cause de l'hégémonie de la géomorphologie au sein de la géographie physique. La critique de la doctrine de Davis avait jusque là produit des améliorations du modèle, elle allait désormais produire un changement de paradigme.

Selon Davis, l'érosion agissait de la même manière dans toutes les régions du globe. Le relief se modelait de la même manière dans les déserts de l'Arizona et dans les forêts du Maine. Aucun de ses schémas - et ils sont nombreux et bien dessinés - ne montre le moindre buisson, la moindre touffe d'herbe. Partout, l'agent responsable du modelé était le ruissellement. Davis transposait aux climats humides ce qui avait été observé par les explorateurs de l'Ouest américain. La géomorphologie, en retrait sur les idées couramment admises antérieurement en Europe, s'était isolée dans une théorie fautive qui entravait l'observation, empêchait toute application pratique et toute coopération interdisciplinaire, notamment avec les écologistes et les pédologues. Malgré les proclamations tapageuses selon lesquelles la géographie serait une science de synthèse, de fait elle était réduite à une succession de description dans l'ordre immuable du plan à tiroir. Quelques géographes comme Maximilien Sorre (les fondements biologiques de la géographie humaine, 1943) avaient tenté de ranimer la flamme de la synthèse sans grand succès. André Cholley avait eu un écho un peu plus important dans les années 50 lorsqu'il enseignait à l'Institut de Géographie de Paris en défendant la « combinaison géographique ». Je vous renvoie aux pages d'André Frémont sur ce sujet [Aimez-vous la géographie, Flammarion, 2005], ses disciples, André Frémont ou Olivier Dolfuss ou encore Georges Bertrand contribuèrent chacun à sa façon au renouveau de la géographie dans les années 70 par le développement d'analyse du milieu qui prenait en compte l'ensemble des composantes (homme compris) et rétablissait un équilibre entre les composantes de la géographie physique. En 1982, dans un article d'Hérodote, Georges Bertrand pouvait célébrer la fin de l'hégémonie de la géomorphologie et l'avènement du « géosystème » au sein d'une théorie plus vaste qui en prétend intégrer l'ensemble de la géographie sous la bannière de l'environnement : Plusieurs éléments ont contribué depuis au renouveau de la « géographie physique » l'essentiel est cependant dans l'intégration du

« Le paradigme GTP est une construction de type systémique destinée à rendre compte de la complexité de l'environnement géographique, en respectant, autant que possible sa diversité et son interactivité [...] Ces trois entrées correspondant à la trilogie source-ressource-ressourcement, sont fondés sur les critères d'anthropisation, d'artificialisation et d'artialisation. Elles ouvrent trois voies méthodologiques : - le Géosystème concept naturaliste, permet d'analyser la structure et le fonctionnement biosphérique d'un espace géographique tel qu'il fonctionne actuellement, c'est-à-dire selon son degré d'anthropisation ; - le Territoire, concept bien connu des géographes, qui permet ici d'analyser les répercussions de l'organisation et des fonctionnements sociaux et économiques sur l'espace considéré, le Paysage enfin qui représente la dimension socioculturelle de ce même ensemble géographique. »

G et C Bertrand, Une géographie traversière, Ed Arguments, 2002.

raisonnement systémique.

Celui-ci s'oppose au déterminisme en ce qu'il s'agit d'un mode d'explication de la réalité qui repose sur les principes d'interdépendance et d'interaction entre les faits établies par une boucle de rétroaction.

C/ vers un nouveau règne ?

Dans le même temps de nouveaux concepts et de nouveaux objets émergent dans la société qui constituent un aiguillon (une demande sociale) pour la recherche : risque, ressource, environnement. Les géographes s'affirment alors à côté des spécialistes des sciences de la terre comme ceux qui prennent en compte les interactions entre la société et le « milieu ». Ainsi la loi sur la prévention des risques de 1995 [1995, loi créant les plans de prévention des risques et permettant l'expropriation pour cause de risques naturels majeurs.] crée de vocations de géographes, la diversité des niveaux d'intervention (Etat, Région, Commune, acteurs et Europe) rejoint les préoccupations spatiales et scalaires de la géographie (quelle est la bonne échelle d'intervention ? /quelle est la bonne échelle d'analyse ?). Des géographes participent à l'élaboration des programmes de prévention des risques, et contribuent à la cartographie des risques ainsi qu'à son étude. Des colloques sont organisés comme celui de l'Arche de la Défense en 2002 où par exemple Gérard GARRY expert du Ministère de l'Équipement, des Transports, de la Mer et du Tourisme et de la Mer, Eric GAUME cartographe et Nancy MESCHINET de RICHEMOND, géographe à l'Université de Cergy-Pontoise, présentent une contribution intitulée : « Cartographie et outils de gestion des risques naturels en France » tandis que s'ouvrent des centres d'études et des master pro. Où les raisonnements géographiques renouvelés prennent leur place. Ces approches font très vite l'objet de synthèses et de dictionnaires : voici par exemple la production sur 3 années de l'une des plus prolifiques vulgarisatrices de cette géographie : Yvette Veyret. D'autant que ces approches approvisionnent la géographie scolaire en étude de cas et en modèles d'interprétation (programme de seconde). Voyons par exemple comme sont abordés les risques d'éruption du volcan Cotopaxi jadis escaladé par Alexandre de Humboldt. Un texte explique le phénomène des lahars (coulée de boue) des cartes montrent les zones habitées et un texte présente les inégalités sociales face au risque, un autre texte présente une étude sur le sentiment de danger des populations qui vivent sur les pentes du volcan. Si la géomorphologie est sollicitée, elle est loin d'occuper la première place, le risque est avant tout rapporté à l'état de la société et aux représentations sociales.

A travers de tels objets la géographie physique rejoint la géographie culturelle dans une approche « au cas par cas » qui mobilise des emprunts à un grand nombre de disciplines largement autonomes. Il n'est pas besoin cependant de regarder de trop prêt pour voir émerger une nouvelle focalisation des études de géographie physique vers un nouvel attracteur étrange qui tend, au moins, au yeux des médias, à devenir le nouvel organisateur de la géographie : le climat. Il n'est par exemple que de reprendre les thèmes des émissions Planète Terre (France Culture) qui sollicitaient cette année la géographie physique.

Sur 12 émissions consacrées à une « entrée par l'environnement » 7 sont explicitement liées à la climatologie plus deux dont les contenus y renvoient finalement comme l'émission du mercredi 17 octobre : « menace sur les littoraux : les marais fragiles » (invitée Nacima Baron-Yelles). Le prix Nobel de la paix attribué au GIEC en octobre 2007 va à un groupement de chercheurs essentiellement non géographes. A courir derrière la demande sociale et médiatique et à s'appuyer essentiellement sur les travaux des climatologues la géographie court à nouveau le risque d'être absorbée par l'affrontement nature-société dont elle s'était émancipée difficilement. Tel est l'avertissement lancé par Martine Tabeau lors d'un débat au FIG de 2007 (consacré par ailleurs à l'énergie). Pour Martine Tabeau les effets du réchauffement climatique gagneraient à être envisagés à différentes échelles. On s'apercevrait alors qu'il ne fait pas que des « perdants », elle prend l'exemple du Canada dont certaines ressources (schistes bitumeux) pourraient devenir tout à fait exploitables... ce qui au passage expliquerait le retrait du Canada du Protocole de Kyoto. Ce seul exemple montre que

la composante géopolitique doit être prise en compte dans l'évaluation des risques autant que les représentations sociales du risque qui produisent aujourd'hui davantage d'effets que le risque lui-même... la préoccupation du réchauffement est par ailleurs socialement et spatialement très différenciée : le bobo du Marais et l'agriculteur de la Somme n'ont pas le même regard sur les données de la science et les inquiétudes qu'elles alimentent ! Celle d'un monde où la « nature » prendrait sa revanche sur la société qui l'a tant malmenée ! Elisée Reclus s'en inquiétait déjà quand il s'intéressait ... aux chutes du Niagara :

« Quand le géologue Marcou nous apprend que la chute américaine du Niagara a sensiblement décliné en abondance et perdu de sa beauté depuis qu'on l'a saignée pour mettre en mouvement les usines de ses bords, nous pensons avec tristesse à l'époque, encore bien rapprochée de nous, où le « tonnerre des eaux » inconnu de l'homme civilisé, s'écroulait librement de ses falaises, entre deux parois de rochers toutes chargées de grands arbres ». Reclus déplorait la fin d'une nature qui s'exprimait dans la fin annoncée d'un paysage.

III. Le paysage un nouvel horizon pour la géographie ?

Qu'aurait-il dit s'il était allé cette année à Niagara ? Wikipédia m'avait prévenu : « Le débit des chutes durant la haute saison est de 5 720 m³.s. Pendant l'été, lors de la déviation maximale de l'eau servant à la production hydroélectrique, le débit chute à 2 832 m³.s, dont près de 90% passent par « le fer à cheval ». Ce débit est encore divisé par deux durant la nuit, quand la majeure partie de la déviation de l'eau à des fins hydroélectriques se produit ».

Car ce que nous avons vu à Niagara n'était pas le fruit d'une nature dépourvue d'homme ! Il eut fallu plus que de la naïveté pour le croire. Qu'aurait dit Elisée Reclus s'il avait vu ce que nous avons vu à Niagara ?

Nous sommes arrivés du côté canadien, la ville de Niagara-falls est un mini Las Vegas, ou plutôt un grand luna park où le bruit des musiques, des jeux, des publicités, des hélicoptères est tel que l'on n'entend pas celui des chutes avant d'être à leur contact direct.

Et puis nous avons franchi le Rainbow Bridge et nous avons fait ce que font tous les touristes, nous sommes allés sous les chutes, déguisés en petits Mickey comme il se doit pour un face à face avec l'eau et le rocher dans une incroyable mise en scène ludique dont le clou est l'illumination de la grande chute du fer à cheval.

A Niagara il n'y a pas un centimètre carré de « nature sauvage » l'anthropisation n'est pas seulement exploitation de la nature, mise en scène d'une curiosité naturelle, mais elle inclut la gestion de l'évolution du relief : les usines hydroélectriques installées en amont servent à produire l'électricité et à réguler le flux de sorte que la cuesta ne recule plus (ou le moins possible). En d'autre terme la « préservation » des chutes est obtenue au prix d'une intervention humaine qui stoppe le processus « naturel » d'érosion depuis un siècle au moins. A Niagara nous avons vu un paysage façonné par des hommes pour le regard des hommes : montrer la nature ne suffit pas, la rendre accessible par des routes et des ponts (Rainbow Bridge) ne suffit pas, l'appivoiser ne suffit pas, ici la confusion entre nature et culture est à son comble, le paysage est, comme le dit un proverbe chinois « à la fois devant les yeux et derrière les yeux ». L'intérêt que le géographe éprouve pour Niagara est du même ordre que celui qui l'attire dans les jardins et les zoos (Jean François Staszak). A Niagara ce que nous avons vu c'est bien un paysage : un paysage du XX^e siècle ! Ce retour à Niagara sous le signe de l'arc en ciel voulait être un clin d'œil au « retour du paysage » qui s'est produit depuis vingt ans dans la géographie française.

Michel Serres l'annonçait dès 1983 « *Le paysage revient inattendu dans le vide où le système comme un arc-en-ciel- dans le pré* », Michel Serres Les cinq sens, Grasset, 1983.

La relation entre les géographes et le paysage est une relation passionnelle : ainsi dans les années 70-80 quand les débats épistémologiques sur la géographie étaient à leur apogée, certains le considéraient comme un objet de régression de la géographie ainsi le dictionnaire de la géographie de Pierre George considère le concept comme « étranger » avec cette définition « employé par certaines écoles géographiques étrangères pour désigner le milieu naturel synthétique, objet d'une géographie physique globale », tandis que d'autres en annonçaient le retour comme une embellie (un arc en ciel-M Serre).

Aborder l'étude de cette relation sous l'angle de la passion c'est déjà poser toute la complexité du sujet : la passion n'est-elle pas l'ennemie de la science en ce qu'elle fait passer la subjectivité de l'individu par-dessus la rationalité ? Objet de passion géographique le paysage ne pourrait pas être totalement un objet de savoir scientifique. A moins que les géographes n'interrogent justement cette passion pour la mettre à distance et en faire un objet de science. Une telle orientation revient à considérer que le « entre » de l'énoncé du sujet (« le paysage entre science et culture ») relève d'une opposition (science / culture) que la géographie d'aujourd'hui tente justement de dépasser. La définition la plus courte donnée par des géographes au terme paysage vient d'Yvette Veyret et Anne Lemaître dans un article de l'Information géographique de 1996 : « lieu soumis au regard » contient elle aussi toute la complexité du terme dans la mesure où nous avons déjà un objet, **le lieu**, réalité accessible à nos sens, et **le regard** et déjà, autant de regards, autant de paysages : pas de paysage sans sujet. Ajoutons, pour complexifier la chose que le terme « paysage » dans notre langue s'applique autant à la réalité sensible sur « le terrain » qu'à la représentation des choses en leur absence : on parle d'un paysage de Monet ce qui rabat l'étude du paysage vers la seule géographie culturelle.

Nous interrogerons tout d'abord la passion de la géographie pour le paysage et son objectivation par la science puis nous complexifierons le regard en étudiant ce que l'approche culturelle apporte à l'étude du paysage, enfin nous soulignerons les risques que la fascination pour le paysage pourrait faire courir à la géographie.

A/ le paysage comme synthèse

1) la passion du paysage

Avant d'être une passion de géographe, le paysage est une passion d'intellectuels. Ce sont les lettrés chinois qui auraient « inventé » le paysage au X^e siècle en créant le mot shan shui [山水](#) (shan montagne, shui eau) opérant les premiers de façon consciente un renversement du regard sur la nature qui d'hostile devenait refuge pour la méditation. Tandis que le paysage chinois réel est paysan, la terre et l'eau, le vert du blé et de la rizière, la plaine, l'homme sont ce que le voyageur pouvait voir de la Chine, les peintres peignaient la montagne, c'est-à-dire l'inverse ! Ce que représentaient ces premiers « paysages » c'était un paysage d'intellectuel : pour concevoir le paysage il a fallu imaginer que l'homme pouvait en sortir pour l'observer. Une mutation du même type s'opère en Europe occidentale au XV^es et s'épanouit au XVII^e. La « Nouvelle Héloïse » de Jean Jacques Rousseau illustre ce mouvement des intellectuels vers le paysage. Tels les anachorètes qui allaient au désert pour prendre de la distance avec le monde et se rapprocher de Dieu, les intellectuels allèrent au paysage pour fuir la civilisation corruptrice. C'est ce mouvement que l'on retrouve parfois aujourd'hui dans la passion renouvelée pour le paysage. Yvette Veyret cite un article du Figaro de 1996 "*... Les chemins creux de Pissarro ont été éventrés par les autoroutes ; les plaines vallonnées de Monet, piquées de coquelicots, sont hérissées de pylônes; les bords de Seine où Manet plantait son cheval près de chez son ami Mallarmé sont gangrenés par une lèpre industrielle...*". La passion du paysage chez les intellectuels se réveille quand le « paysage » paraît menacé par l'anthropisation.

Chez les géographes la passion du paysage est née avec la géographie. La géographie d'exploration (Humboldt) était une géographie de description des paysages. Quand la géographie s'est constituée en domaine d'étude universitaire le paysage est entré à la Sorbonne. Max Sorre,

élève et confrère de Vidal de la Blache affirme par exemple en 1913 : « nous dirions volontiers que toute la géographie est dans la science des paysages ». C'est que le paysage se prête à l'observation, à la description et à la classification où s'épanouit l'école géographique française. Vidal employait plutôt le terme de « physionomie » que celui de paysage. Pour lui la physionomie permettait de distinguer les « genres de vie ».

2) un excellent objet d'étude géographique

La description ordonnée des physionomies des territoires devait permettre de rendre compte de l'occupation de la terre par les hommes dans sa diversité. Le géographe trouvait sa scientificité dans sa capacité à poser tout d'abord un regard analytique sur le paysage divisé en plans d'observation, décomposé en thèmes selon le plan à tiroir. Dans la tradition cartésienne cette géographie du paysage commençait par disjoindre pour décrire avant de synthétiser en construisant des « types » que le géographe pouvait ensuite exposer à partir de la présentation d'archétypes. Ainsi en fut-il des « paysages ruraux » particulièrement étudiés par la géographie française qui se passionna pour le bocage, l'openfield, la huerta ... C'est dans l'étude du paysage que se réalisait la synthèse entre les différents domaines de la géographie physique et humaine, l'analyse de paysage devenant ainsi l'exercice de géographie le plus achevé.

Il n'est que de lire les instructions officielles qui accompagnent le programme de sixième pour retrouver cette conception de la géographie des paysages : on analyse des paysages emblématiques d'une série de grands types d'occupation humaine de la terre. Chaque image (et elles sont innombrables dans les manuels) devant illustrer La ville américaine, Les montagnes andines... tandis que les questionnements qui accompagnent ces études en classes sont tout imprégnés des principes de la décomposition simplifiant suivit de la conception d'une conclusion synthétisante.

Il y a là une demande forte de la part de la géographie scolaire qui demande à la géographie savante de lui produire des études de paysage actualisée pour alimenter une présentation des paysages du monde qui ne soit pas datée. A cette demande répondent des manuels universitaires de qualité comme celui qu'à dirigé François Mandoré chez A Colin en 2006.

Voilà donc du côté de la « vulgarisation ». Du côté de la science depuis une vingtaine d'années les études du paysage ont fait l'objet d'approches plus complexes. Le « renouveau » des études paysagères en géographie doit beaucoup à l'acharnement de George Bertrand depuis la fin des années soixante. Bertrand s'appuie sur les travaux des géographes soviétiques alors à la pointe des études paysagères systémiques. Partant du constat de la confusion du terme « appréhender le paysage, c'est accumuler consciemment les obstacles conceptuels et méthodologiques et s'attaquer à ce qui paraît être un tissu de contradictions » il en souligne la richesse et l'intérêt pour le renouvellement de la géographie « la spécificité du paysage vient moins d'être plus « complexe » et plus « hétérogène » que les objets scientifiques habituels que de chevaucher les grandes catégories métaphysiques : le naturel et le culture,, l'espace et le social, l'objectif et le subjectif ». (G. Bertrand, le paysage entre la nature et la société, Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1978) Dès 1968, G. Bertrand écrivait que "le paysage n'est pas la simple addition d'éléments géographiques disparates", "qu'il ne s'agit pas seulement du paysage "naturel", mais du paysage "total " intégrant "toutes les séquelles de l'action anthropique". La globalisation est alors en marche au pôle des idées et des intentions. En associant le paysage au géosystème et au territoire dans son modèle GTP, Bertrand contribue à faire du paysage un objet de géographie systémique.

Dans la pratique cependant subsistent les catalogues pluridisciplinaires. Certes les niveaux d'analyses sont sériés (géotope, géofaciès, géosystème), mais les éléments physiques, biotiques ou anthropiques qui apparaissent à chacun de ces échelons sont encore étudiés à la manière du climatologue, du géomorphologue, du pédologue, du botaniste... L'on se heurte, lorsqu'il s'agit de globaliser, à l'irréductibilité des pratiques disciplinaires (hétérogénéité de nature entre l'inerte et le vivant, hétérogénéité des modes d'expression, des échelles d'analyse, des langages et des codes).

Là était l'écueil : ranger les éléments dans des "niveaux taxonomiques", aussi cohérents soient-ils, ne suffit pas à éviter "l'inventaire des données naturelles" et les "études sectorielles" provenant, aux dires mêmes de G. Bertrand, de points de vue "partiels donc partiels".

A partir de la notion de « visibilité » Gabriel Rougerie développe une lecture scientifique du paysage à base de modèles systémiques où l'on croise "l'hoplexol" le "géon", et le "segment de paysage" toutes ces constructions ayant en commun d'être considérées dans leur complétude (par opposition aux approches analytiques).

Ces démarches se retrouvent dans celle du laboratoire Théma de Besançon (doc 2) Sans entrer dans le détail de cette proposition complexe constatons qu'elle revient à associer une approche analytique qui prend en compte des aspects négligés par la géographie classique et qu'elle produit une synthèse qui ne se limite plus à la catégorisation des paysages pour leurs spécificités mais cherche à modéliser les relations entre le « paysage visible », objectivable par la perception au sens classique et le « paysage idéal » dont nous reparlerons ainsi que les aspects objectivables de la production du paysage.

3) la production du paysage

Quand l'observateur ferme les yeux, le paysage est toujours là. En amont du regard que l'observateur porte sur le paysage, en dehors de la représentation qu'il s'en fait et qu'il peut en produire, il y a une réalité matérielle dont nous avons vu que la description a longtemps été une fonction de la géographie. Expliquer comment ce que voit l'observateur est arrivé là telle est la seconde ambition des géographes : expliquer les formes du relief, la végétation, l'occupation humaine renvoie à l'étude des composantes classiques de la géographie et aux modèles particuliers de chacune des spécialités. . On l'a vu d'ailleurs c'est par la géographie physique que les géographes se sont préoccupés du paysage (de Reclus à Rougerie). D'une conception très naturaliste du paysage qui produisait des interprétations déterministes des formes d'occupation humaine, la géographie des paysages s'est « humanisée » au point de renverser largement l'ordre des facteurs pour partir désormais de l'idée que le paysage est d'abord une production matérielle des sociétés. L'étude des paysages urbains, la place des hommes dans la fabrication des paysages ruraux a été intégrée et l'intentionnalité des acteurs a été mise en avant comme facteur essentiel de production des paysages. Paul Claval, par exemple, explique dans « La conquête de l'espace américain » comment la dynamique des projets opposés de Thomas Jefferson (rêve d'une démocratie rurale d'un océan à l'autre) et d'Alexander Hamilton (développement d'une Amérique urbaine et industrielle basée avant tout au Nord Est) a produit le paysage de l'intérieur des Etats-Unis (la loi de 1784 crée le Township unité territoriale de 6 miles X 6 miles à partir duquel s'organise tout le système foncier). Il s'agit là d'une création de paysage intentionnelle sur un territoire très vaste, dont l'artificialité était déjà dénoncée en son temps par Elisée Reclus qui y dénonçait le saccage des paysages naturels. Augustin Berque y dénonce la négation de l'existence des Amérindiens dépossédés du territoire et des traces de leur appropriation passée. Le grid pattern opérant comme une table rase. A cette fabrication intentionnelle et planificatrice du paysage opérée par la colonisation. La conception classique oppose une fabrication du paysage intentionnelle et non intentionnelle. Le Corbusier affirmait à propos des villes méditerranéennes que « la rue courbe est le chemin des ânes, la rue droite est le chemin des hommes ». Les colonisateurs français à Tunis ne pensaient pas autre chose quand ils édifiaient une ville orthogonale, aux vastes avenues et aux immeubles en hauteur à côté de la Médina reléguées au rang de cloaque barbare. Ces oppositions qui associent intentionnalité et rationalité reposent largement sur des préjugés et des oublis de l'histoire des sociétés (ainsi l'urbanisme de l'Afrique du nord a-t-il été marqué par la cadastration romaine, par les implantations planifiées de mosquées, de caravansérails, de Ribat et de remparts tandis que les projets très planifiés ont toujours été infléchis par les habitus des sociétés (Washington, Brasilia...). L'artificialité ou la « naturalité » des paysages est en partie affaire de mémoire comme le fait remarquer Augustin Berque : « *il n'y a qu'à voir comment nos campagnes labourées, ratissées, peignées depuis le néolithique apparaissent à nos citadins sous les dehors de la « nature » ou comment les paysans japonais appellent « kama »*

(rivière) les canaux d'irrigation (suido) creusés par leurs aïeux ». Entre intentionnalité et structures sociales dans ce domaine aussi il n'y a pas opposition mais système. Autour de Jean Robert Pitte, toute une branche de la géographie culturelle s'est tournée vers le décryptage de la fabrication des paysages construisant une relation particulière entre histoire et géographie qui se réfère beaucoup à Lucien Febvre et à Fernand Braudel.

Quant aux jugements de valeurs sur « l'humanité » plus ou moins grande de la ligne droite et de la courbe, ils dépendent des sociétés et des époques et des systèmes esthétiques qu'elles secrètent.

Voilà qui nous amène à la prise en compte de la dimension culturelle du paysage.

B/ la dimension culturelle du paysage, le paysage transversal.

A propos de l'analyse des paysages Georges Bertrand parle de « géographie traversière ». Augustin Berque utilise, dans un sens assez proche, le concept de « trajection » pour définir la relation entre les dimensions matérielle et idéale du paysage. L'un (Bertrand) vient de la géographie physique, l'autre (Berque) de la géographie culturelle. Le paysage est leur point de rencontre. Ce n'est pas son moindre intérêt pour les géographes que de faire asseoir aux mêmes tables ces spécialistes que la pratique avait longtemps séparés. Dans leur façon d'aborder le paysage il ne s'agit plus seulement de juxtaposer des approches particulières mais de construire ensemble des théories du paysage opérantes.

1) le regard fait partie du paysage

Les paysages de l'ouest des Etats-Unis sont minéraux, arides, vastes, poussiéreux et grandioses. Tout le monde sait cela et les brochures publicitaires des voyagistes européens nous le rappellent à l'envie. Il n'est pas besoin de chercher longtemps pour faire l'archéologie de ce « savoir » là : le western (doc 4) a construit cette image. Certes Monument Valley existait avant John Ford mais c'est par ses films que ce lieu devient paysage. Un endroit particulier se nomme d'ailleurs John Ford point où les guides du parc national emmène les touristes pour leur montrer d'où ils « doivent » poser leur regard pour voir ce qu'ils viennent voir : l'Ouest tel qu'ils l'ont toujours vu. Le regard du touriste sur le paysage est un regard de reconnaissance plus que de découverte. John Ford d'ailleurs ne fit pas autre chose quand il choisit ce lieu pour tourner la chevauchée fantastique : il retrouva l'image des tableaux de Carlin (1796-1872) premier peintre des indiens de l'ouest, de Miller (1810-1874) peintre des trappeurs et des troupeaux, de Rémyington (1861-1909), autant d'artistes américains que l'on peut aller voir à Rouen jusqu'en décembre prochain. Le paysage représenté dans les westerns de Ford ne sert pas seulement de décors, il adresse un discours sur la conquête de l'ouest et sur la société entière : le mythe des terres vierges, la justification de l'appropriation par le mythe du peuple élu, le regard que John Ford est saturé de valeur.

Autre temps autre lieu. En 1882 Cézanne peint le premier tableau d'une série consacrée à la Montagne Sainte Victoire. Le succès vient. Alors qu'auparavant les Aixois ignoraient la Sainte Victoire qu'ils n'identifiaient pas comme un lieu spécifique au contraire de la Sainte Baume par exemple, désormais le paysage d'Aix en Provence se définit par le profil de la Sainte Victoire. Voilà un autre « paysage » construit par l'artiste (ou ses acheteurs étrangers...).

Le philosophe Alain Roger (1978) a montré que jusqu'au XVIIIe siècle, au moins en Occident, l'espace est un "pays" avant que d'être un "paysage", et qu'il faut pour passer de l'un à l'autre l'intervention de l'art. Ainsi se dégage une dualité pays-paysage. Elle répond selon le même auteur à une dualité du type nudité-nu : la nature, comme le corps dévêtu, ne devient esthétique que sous la condition de l'art - modalité désignée par l'auteur sous le vocable maintenant reconnu d'artificialisation.

C'est par l'artialisation que l'esthétique dominante de l'aristocratie puis de la bourgeoisie urbaine à imposé ses normes entre le XVIII^e et le XIX^es. La montagne (Debarbieux), le rivage (Corbin) et plus tard le village de la force tranquille sont devenus paysages dignes d'admiration, de pérégrination (tourisme) et d'étude géographique.

2) le paysage a une valeur sociale

A l'heure de la culture de masse, l'artialisation passe par des vecteurs médiatiques diversifiés (cinéma on l'a vu, publicité...) tandis que les conceptions du beau se diversifient. Cette artialisation du paysage est un mouvement double : le paysage est représenté, idéalisé, objectivé, il fait vendre (des tableaux ou des camemberts) mais en retour il reçoit des transformations pour correspondre au regard auquel le spectateur s'attend : voyez la mise en scène des chutes du Niagara dont nous parlions plus haut ou celle du Mont Saint Michel ou de la Baie de Somme depuis les aires d'autoroute. L'aménagement des aires d'autoroutes paysagères est sans doute en partie conçu comme le règlement d'une dette que l'autoroute réputé destructeur du paysage paye au paysage : il contribue ainsi à produire du paysage.

Tant que l'emprise humaine sur le territoire était relativement faible il existait des endroits suffisamment peu anthropisés pour satisfaire le « besoin de nature » des urbains, peu à peu les sociétés ont ouvert des jardins qui selon Augustin Berque « symbolisant le déploiement de l'oecumène, nous assurent de notre humanité ». Les « paysans » avaient moins besoin de nature que les urbains. Dans une lettre restée fameuse à son ami Gasquet, Cézanne note que les paysans de la région d'Aix n'ont apparemment jamais "**vu**" la Montagne Sainte-Victoire. Ce que Cézanne exprime par là, ce n'est pas, bien sûr, que lesdits paysans n'eussent pas la capacité visuelle de percevoir cet élément remarquable de leur environnement; c'est qu'ils n'y voyaient pas un paysage. Beaucoup d'auteurs ont en effet noté que, dans les mentalités de la paysannerie traditionnelle, le paysage est absent. Ce sont d'autres valeurs que paysagères - telle la fertilité - qui attachent le paysan à sa terre. Certes, il est aussi de nombreux auteurs pour affirmer que les paysans ont bel et bien le sens du paysage ; mais c'est ignorer cette réalité historique: en Chine comme en Europe, l'apparition du paysage comme tel s'est produite dans les couches non paysannes de la société. Historiquement, la sensibilisation des couches paysannes au paysage est un fait d'acculturation très récent, en vérité corrélatif à la disparition des masses paysannes traditionnelles et à leur remplacement par un petit nombre d'agriculteurs professionnels, aux mentalités bien différentes (c'est ce que le sociologue Henri Mendras, d'un mot resté fameux, a appelé "la fin des paysans"). Sans compter tous le travail entrepris par l'école de la 3^{ème} république pour identifier le paysage à la patrie. Exemple : présentation de la proposition de loi lors des débats parlementaires au Sénat le 27 mars 1906 : "C'est dans la contemplation de certains horizons familiers que l'on trouvera les sources de plusieurs idées qui mènent le monde et par exemple, les sources même du patriotisme. **Le paysage est le visage aimé de la mère patrie** ». Plus cette vision sera belle, plus on aimera la patrie dont elle est l'image

Marqueur d'identité (La skyline de Manhattan) le paysage fait l'objet d'appropriation : « avoir vue sur... » ajoute de la valeur à une chambre d'hôtel ou à une maison. Dans les campagnes les néo ruraux s'opposent à certains aménagements qui dénaturent la vue et font perdre de la valeur à leur investissement immobilier tandis que les habitants plus anciens ont tendance à apprécier les aménagements qui facilitent leur vie quotidienne (Di Méo les territoires du quotidien). Ainsi naissent des conflits autour du paysage.

La loi règlemente ces conflits depuis 1979 en fixant des limites à l'emprise sur les paysages et à leur modification. Devenu « patrimoine » le paysage est protégé, conservé, fétichisé. La conservation de certains paysage fonctionnant souvent comme la bonne conscience qui autorise

toutes les dégradations du cadre de vie d'une part croissante de la population des grandes métropoles...

3) l'émergence d'une science du paysage

Les propos qui précèdent montrent que les études du paysage se trouvent aujourd'hui à l'interception de nombreux champs scientifiques : la géographie est loin d'avoir le monopole du paysage ! L'histoire, la philosophie, la linguistique, l'écologie, le droit portent leurs regards spécifiques sur le paysage et à leur tour interrogent le regard des géographes. La géographie, pour son plus grand bien, se trouve avec le paysage au cœur des débats et des questions des sciences humaines. Au cœur aussi des doutes scientifiques du moment : le paysage permet une approche phénoménologique (Berque), hypercritique, postmoderne dans laquelle une partie des géographes d'aujourd'hui s'engouffre avec délectation.

Dernier exemple : l'étude du paysage a été percutée par les thèses de l'anthropologue Philippe Descola (par delà nature et culture) qui distingue quatre types de relation au monde (aux existants). » Dans l'animisme, les existants ont tous une intériorité, mais leur physicalité est différente. Chez les naturalistes, au contraire, la physicalité est similaire, mais l'intériorité est distinctive. Dans le totémisme, tous les existants partagent les mêmes propriétés, avec une intériorité et une physicalité communes. Enfin, l'analogisme est un monde fait d'une immense collection de singularités. Dans cette dissociation générale, de longues chaînes de contiguïté s'établissent entre les existants grâce à toute sorte d'analogies. Les existants sont par exemple coagulés dans des hiérarchies ou dans des oppositions entre deux pôles (chaud/froid), à l'image de ce qui s'observe en Chine, dans les mondes andins, en Afrique de l'Est, ou dans le monde de la Renaissance tel que le voyait Michel Foucault.

Animisme, naturalisme, totémisme, analogie : ces quatre ontologies, ces quatre façons possibles de distribuer les propriétés aux existants, produisent **des cosmologies différentes**, c'est-à-dire des façons diverses d'organiser les existants.

Paul Arnould, géographe qui travaille sur la nature dans la ville, voit dans la typologie de Descola un moyen d'interpréter la relation du géographe avec son objet (le paysage, la nature, le jardin) et donc une source de distanciation scientifique renouvelée. D'autres géographes constatent qu'une telle typologie n'a pas vraiment de réalité spatiale et peut-être quasiment plus de réalité sociale (95% de la population du monde serait « naturaliste ») et en concluent qu'il y a là une illusion intellectuelle.

Si l'on considère que le rapport au paysage dépend des sociétés, c'est ce rapport qui devient lui-même l'objet d'étude et non plus le paysage lui-même. Au point que celui-ci n'est plus qu'un « signe » parmi d'autres dans une société où le signifiant l'aurait emporté sur le signifié donnant raison au célèbre proverbe attribué aux chinois qui dit que quand le sage montre la lune l'imbécile regarde le doigt. Le paysage des géographes tendrait à disparaître à nouveau.

C/ l'image immobile

L'étude du paysage tend à couvrir des pans tellement vastes du savoir et à mobiliser des types de modèles tellement divers qu'elle en devient à nouveau impossible et les trois défauts dont l'accusaient les géographes des années 70 et 80 qui l'avaient ringardisé tendent à réapparaître :

1) Le paysage est trop visible. Sa visibilité focalise le regard sur le spectaculaire qui n'est pas forcément l'important. L'absence des Tours Jumelles dans la skyline de New York depuis le 11 septembre 2001 saute aux yeux qui ne les voient pas. Mais pour une absence si visible dans le paysage combien sont oubliées. Les structures sociales (par exemple l'emprise foncière) ne se voient pas partout comme autour de la Grand Place de Bruges ! On l'a vu dans les exercices scolaires, la visibilité du paysage entretient le risque de s'en tenir à la description, à l'énumération et à l'utilisation du paysage comme illustration de concepts pré-établis (le chercheur comme l'enseignant ne voyant plus que ce qu'il connaît déjà).

2) le paysage est statique. Sauf à faire d'une péniche qui passe sur le canal en arrière plan un indicateur des transports (comme le font nombre d'étude scolaires), le paysage ne rend pas compte des mouvements, des flux, des échanges. A moins de considérer le paysage vu du TGV comme un objet géographique, le paysage est pour l'instant considéré du point de vue d'un observateur fixe. Cela induit également le risque d'oublier le temps et de considérer le paysage comme un produit fini auquel toute modification serait attentatoire.

3) Enfin le paysage privilégie un niveau scalaire, celui du « local ». Il faut « généralisé » l'observation pour changer d'ordre de grandeur. Une telle démarche revient à l'attitude de cette géographie classique statique qui voyait le monde comme un emboîtement d'espace ou le plus petit ne faisait que reproduire les caractères du plus grand en plus petit. C'est cette conception du paysage qui a le plus vieilli mais qui reste en quelque sorte à l'affût dans la géographie scolaire.

Conclusion :

Le paysage est un objet géographique puisque les géographes n'ont cessé de s'y intéresser. En un sens il est à l'image de la géographie, selon l'expression d'Augustin Berque abondamment cité dans ce cours, une « médience » au sens où son étude échappe en partie à la science positive mais aussi à la seule approche linguistique tout en nécessitant les deux. C'est pourquoi plutôt qu'entre science et culture nous répondrons à la question « à la fois science et culture ».

Compléments bibliographiques

Wikipédia : Chutes du Niagara

Charles Le Cœur (coord.) - *Éléments de Géographie physique*. 1996. Bréal.

Elisée Reclus, *du sentiment de la nature dans les sociétés humaines*, revue des deux mondes, 1866

Carl Ritter, *de la configuration des continents*, 1859.

Etienne Baron, *Géographie générale*, 1938 (manuel des classes de seconde)

P. Vidal de la Blache, *géographie générale. La géographie politique*. Annales de géographie N° 32.1898.

Pierre Allix "*L'Espace humain, une invitation à la géographie*", Le Seuil, 1996.

Albert Demangeon "*Problèmes de géographie humaine*", Paris, Armand Colin, 1942

Jean Jacques Bavoux *la géographie, objets, méthodes, débats*, A Colin, 2005

Francis Garnier, lieutenant de vaisseau *Voyage dans la Chine centrale*, 1887, bulletin de la société géographique

Montesquieu *L'Esprit des lois*, 1748

M. W. Davis *Géographical essay*, Boston 1909

Olivier Dolfuss, *L'Espace géographique*, PUF, 1970 .

Maximilien Sorre (*les fondements biologiques de la géographie humaine*, 1943

André Frémont sur ce sujet *Aimez-vous la géographie*, Flammarion, 2005

G et C Bertrand, *Une géographie traversière*, Ed Arguments, 2002.

Yvette Veyret *Géographie des risques naturels en France - De l'aléa à la gestion - Hatier 2004*

Yvette Veyret *Le développement durable : approches plurielles - Hatier 2005 -*

Yvette Veyret et A Ciattoni, *Géographie et géopolitique des énergies - Hatier 2007 -*

Yvette Veyret *Dictionnaire de l'environnement - Armand Colin 2007*

Jean François Staszak, *la nature des jardins zoologiques*, Festival de Saint Dié des Vosges, 1999

Pierre George, *dictionnaire de la géographie*, PUF 1970

Michel Serres *Les cinq sens*, Grasset, 1983.

Yvette Veyret et Anne Lemaître, *Réflexions sur le paysage : paysage et patrimoine historique*,

Jean Jacques Rousseau, *La nouvelle Héloïse*, 1701

Max Sorre, *Les Fondements biologiques de la géographie humaine*, *Essai d'une écologie de l'homme*, 1943

François Mandoré, *le commentaire de paysage en géographie humaine*, A Colin 2006

G. Bertrand, le paysage entre la nature et la société, Revue de géographie des Pyrénées et du Sud Ouest, 1978

Gabriel Rougerie, Nicolas Beroutchachvilin géosystème et paysage, bilan et méthode, A Colin, 1991

Paul Claval, La conquête de l'espace américain, du May Flower au Disneyland, Flammarion, 1989

Augustin Berque, Médiance. De milieux en paysages, Gip/Reclus, Montpellier, 1990.

Augustin Berque, Etre humains sur la Terre. Principes d'éthique de l'écoumène, Gallimard, 1996.

Jean Robert Pitte, histoire du paysage français, 2 vol., Tallandier, 1983

J. Mauduy et G Henriet, Géographie du Western, Nathan, 1989

L. Salomé La mythologie de l'Ouest dans l'art américain (1830-1940), Ed Silvana, 2007

Alain Roger : Court traité du paysage, Gallimard, 1997

Alain Roger (1978) Essai sur la fonction de l'art Aubier, **1978**

B. Debarbieux Les montagnes: représentations et constructions culturelles in Y. Veyret (dir.), Les montagnes : discours et enjeux géographiques, Sedes, 2001

Alain Corbin Le territoire du vide, L'Occident et le désir de rivage (1750-1840) Aubier, 1988

Henri Mendras, La fin des paysans, Actes Sud 1967

G. Di Méo les territoires du quotidien, L'Harmattan, 1996

Philippe Descola, par delà nature et culture, Gallimard, 2005

P Arnould et C. Cieslak, Mise en scène d'objets de nature à Paris et Varsovie: les arbres remarquables de deux forêts périurbaines, Paris, Natures, Sciences, Sociétés. 2004